Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 57 (1928)

Heft: 3

Artikel: La Corse : description et souvenirs [suite]

Autor: Jaquet

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039040

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos justement du Congrès de « l'Education nouvelle », qui s'est tenu à Locarno du 3 au 16 août 1927, le célèbre jésuite rédacteur aux *Etudes*, P. Yves de la Brière, remarquait (*Etudes*, 5 janvier 1928) : « Les onze cents congressistes, venus de quarante pays différents de l'Ancien et du Nouveau Monde, ont respiré longuement cette atmosphère de la religion de l'humanité, qui transpose sur un plan naturaliste, dont la conscience humaine occupe le centre, toutes les énergies spirituelles dont la véritable origine, la véritable règle, la véritable destinée sont en Dieu, et dans l'ordre éternel garanti et sanctionné par Dieu même. » Pourquoi ne serions-nous pas les défenseurs et les apologistes de cet ordre ? Or, le P. de la Brière ajoute que les hôtes de Locarno mettaient au service de cette religion humanitaire et franc-maçonnique « une pédagogie très moderne, très savante, qui se joint à l'adaptation des méthodes de la spiritualité chrétienne, y compris l'oraison mentale ». Pourquoi faut-il que ce soient nos ennemis qui nous montrent la valeur et la « modernité » de méthodes qui sont notre apanage séculaire ? Ne devons-nous pas au moins bénéficier de leurs indications et reprendre notre bien là où nous le trouvons, fût-ce chez des adversaires. Il restera toujours suffisamment d'incompatibilités entre leurs procédés et les nôtres, chez eux, ceux, par exemple, qui dérivent de cette erreur que la vérité est relative et que l'enfant ne doit la tenir que de lui-même ; chez nous, ceux qui reconnaissent la primauté de l'intelligence sur les facultés sensibles et l'action pratique, et surtout la primauté de Dieu nous parlant par le Christ et son Eglise sur notre pensée et nos actes.

M. Python souhaitait que, parce que catholique justement, notre canton fût à la tête du progrès et devînt comme un modèle d'organisation et de méthode pédagogiques. Pourquoi pas ? Revoyons nos programmes, réformons nos procédés, avec la lenteur et la prudence qu'il est nécessaire d'apporter en ces sortes d'affaires, mais sans timidité ; non à l'aveugle, ni sous l'influence d'autrui, mais à la lumière des principes de la philosophie éternelle, laquelle nous permettra de juger avec une entière assurance de la valeur respective et des anciens procédés et des nouveaux.

LA CORSE

DESCRIPTION ET SOUVENIRS

Conférence donnée par M. le Dr Jaquet
à la Société fribourgeoise des Sciences naturelles, le 18 février 1926

(Suite.)

Mais le temps passe vite dans la contemplation d'un beau spectacle. L'heure s'avançait ; il fallait songer à descendre si l'on voulait être de retour au village avant la nuit. — « Comment descendre ? et par où ? — Par le même chemin ; il n'y en a pas d'autre. » Je blêmis. — Bon gré, mal gré, il fallut littéralement ramoner encore une fois en sens inverse cette cheminée tantôt du dos, tantôt de face. Mon guide ayant pris les devants, je m'abandonnai à sa sagacité. Je ne voyais plus le rocher ; mes yeux étaient rivés sur les larges épaules prêtes à me recevoir si j'étais venu à perdre pied. Inutile de dire que nous avions déposé au bas du couloir, montre, canne, boîte, sac, tout ce qui pouvait nous embarrasser et gêner nos mouvements.

Rentrés en possession de notre équipement, la retraite commença. Elle fut longue, mais grâce à l'expérience de mon guide, avant 7 heures nous étions au village. J'étais au comble du bonheur. J'avais mis tant d'ardeur au travail, mon guide avait déployé tant d'adresse et de dévouement que de toutes les plantes intéressantes signalées au Monte d'Oro, pas une ne m'avait échappé.

J'en arrive maintenant à vous parler des hommes et de leurs mœurs.

Quelques voyageurs grincheux ou des observateurs superficiels ont fait aux Corses sur le continent une réputation détestable. Quand on a dit que les Corses sont paresseux, violents et vindicatifs, on croit les avoir définis complètement. Certes, le sol qui est d'une grande fertilité n'est pas suffisamment cultivé. Le maquis, l'éternel maquis couvre d'immenses étendues ; mais si la culture ne s'est guère développée jusqu'ici, cela tient à ce que l'insulaire sait se contenter de peu et surtout à l'insuffisance des voies de communication, à l'absence de débouchés pour les produits du pays et à ces préjugés enracinés, à cette sotte prévention des continentaux pour tout ce qui vient de Corse. Le manque de capitaux empêche aussi la mise en valeur de vastes terres. Les bois des immenses forêts qui couvrent encore 175,000 hectares n'ont presque pas de valeur, faute de moyens de transport, de l'outillage nécessaire pour une exploitation rationnelle. Le stère de bois de pin larix, conifère majestueux de 30 à 40 mètres, qui couvre des étendues immenses dans les montagnes de l'intérieur, trouve à peine preneur pour 2 fr., 2 fr. 50. Les châtaigniers au tronc énorme, les hêtres géants auprès desquels les plus gros de nos forêts ne seraient que des nains représentent un capital dormant d'une valeur incalculable. On m'a affirmé qu'il n'existe qu'une seule scierie mécanique dans le pays : celle de Ghisoni, petite ville située à la lisière de la grande forêt de Marmano, au pied des rochers fantastiques du Christe Eleison et du Kyrie Eleison. Toutefois, à cette heure, il doit s'en trouver une seconde à Francardo, car je me suis précisément rencontré dans ce village avec un ingénieur genevois appelé pour en établir une. Enfin, le morcellement de la propriété nuit aussi considérablement à l'exploitation. Nombreux sont les propriétaires qui possèdent jusqu'à dix pièces de terre, distantes entre elles de plusieurs kilomètres ; nombreux sont les paysans qui pour toutes ces raisons et faute de bétail et de l'outillage nécessaire ne gagnent que misérablement leur vie, malgré un rude et continuel labeur.

Cette fâcheuse situation justifie le goût des Corses pour les fonctions publiques et les carrières libérales. Comme ils sont très intelligents (Napoléon, qui s'entendait en hommes, appelait la Corse un immense réservoir d'intelligence) et qu'ils sont doués d'une rare faculté d'assimilation, les jeunes gens, l'élite de la population émigrent en masse pour s'enrôler qui dans l'administration, qui dans les colonies, qui dans la marine. « On abandonne la Corse, me disait, les larmes aux yeux, une bonne vieille matrone ; nos fils ne veulent plus cultiver la bonne terre des ancêtres. » En effet, la Corse devient déserte et se dépeuple. De 500,000 habitants qu'elle nourrissait jadis, on n'en compte plus aujourd'hui que 280,000. Maints et maints villages, autrefois populeux, sont maintenant presque déserts. Des cités jadis florissantes, Aleria, Alcajola, Biguglia, etc., ne sont plus que des amas de ruines. Leurs murailles croulantes servent d'appui à quelques misérables cabanes de pêcheurs. Le maquis, la fougeraie gagnent en étendue d'année en année et s'avancent jusqu'aux portes des villes et au seuil des habitations. En traversant la brousse, on butte du pied de vieilles souches de vignes abandonnées. Ajoutons que les innombrables chèvres en partie à demi-sauvages qui courent le pays en toute liberté ne contribuent pas peu à la dévastation de l'île. Et les bergers, dans leur égoïsme inqualifiable, ne se font pas

scrupule d'incendier les forêts pour augmenter l'étendue des pâturages ou simplement pour satisfaire à de basses vengeances, et cela malgré l'active surveillance des gardes qu'ils réussissent presque toujours à dépister. En huit ans, de 1878 à 1886, par 90 incendies, le feu a détruit 2,679 hectares de forêts. Rien n'est navrant comme l'aspect de ces milliers de troncs mutilés, dressant lamentablement leurs moignons noircis et décharnés. Il en résulte que la terre entraînée des montagnes déboisées va obstruer les embouchures des rivières qui s'étalent alors en marais et en mares stagnantes et forment, surtout sur la côte orientale, ces vastes lagunes, véritables laboratoires de la malaria et du paludisme qui rendent la partie la plus fertile du pays presque inhabitable. Le fléau du déboisement menace de consommer à bref délai la dévastation de la Corse. Hâtons-nous de dire qu'un heureux mouvement, une réaction se produisent de nos jours. La partie cultivée de la population ne se fait aucune illusion et a pleine conscience de la situation et travaille activement au relèvement moral et économique du pays. Un organe national, le *Journal de Bastia*, dont la devise est « tout pour la Corse », consacre de longues colonnes à étudier les fléaux existants et les moyens de les enrayer. Le syndicat d'initiative de la Corse, qui a son siège à Ajaccio et des agences dans les principales localités de l'île, travaille également avec activité au relèvement du pays. Mais l'égoïsme, l'étroitesse de vues et surtout le manque de ressources suffisantes et l'insouciance impassible de la classe inférieure paralysent les plus généreux efforts. Ajoutons que le gouvernement français est sourd aux appels désespérés de la Corse. Du Capà Bonifacio, ce n'est qu'un concert de récriminations contre le gouvernement de la Métropole. On va jusqu'à regretter l'époque de la domination gênoise que l'île a subie pendant cinq siècles et dont elle s'est affranchie par des luttes héroïques. Et qu'on ne dise pas que nous chargeons le tableau comme à plaisir. A l'appui de nos dires, nous extrayons dans le numéro du *Matin*, du 22 avril 1922, le passage suivant d'une lettre ouverte qu'un député de la Corse adressait au président de la République qui avait annoncé son intention de visiter la Corse en revenant d'Algérie. Je cite textuellement :

« Voyez. Il y a un département français où un arrondissement entier ne possède pas un kilomètre de chemin de fer. Et c'est une île ; c'est le nôtre. J'y connais quinze communes qui n'ont pas un mètre de route, un chef-lieu de canton où l'on accède par les lacets d'une sente muletière. Les statistiques vous enseigneront les 1,720 kilomètres de notre réseau vicinal. En réalité, les deux tiers de nos chemins sont à peine utilisables... Avant peu, dans la pénurie de nos finances, il faudra renoncer à exposer les roues d'un chariot sur les trois quarts de notre réseau. Pas de communications, pas de débouchés, pas de commerce. L'agriculteur renonce à féconder la terre dont les produits resteraient sur place... A cela, notre budget départemental ne peut remédier ; il est accablant et ne peut suffire. Lorsqu'il a satisfait aux dépenses prévues par la loi, il ne nous reste rien pour effectuer les travaux publics d'amélioration, susceptibles de contribuer au redressement économique du pays... » Suit un tableau lamentable de la situation des écoles et des progrès effrayants du paludisme, le tout signé : *De Moro-Giaferri, député de la Corse.*

En fait d'industrie, il n'y a guère à signaler que l'arrachage et le dégrossissage des souches de bruyère pour la fabrique de pipes. Une tuilerie, établie depuis peu à Francardo, tomba pendant la guerre et, lors de mon dernier passage, il n'en restait que des vestiges.

Le Corse est violent, c'est entendu. Il y a là une question de tempérament et d'atavisme que le climat et l'histoire de l'île expliquent : la vie pour les Corses

fut, à toutes les époques, un rude combat. Mais pourvu qu'on ne le provoque et qu'on ne l'irrite pas, le Corse est le plus doux des hommes. Sous cette rude enveloppe bat un cœur d'or. Il est doué d'une délicatesse de sentiments que j'ai rarement observée ailleurs au cours de mes voyages. A ce propos, qu'on me permette de reproduire ici un petit article publié dans le numéro du 15 janvier 1919 du *Bulletin pédagogique* sous le titre « Fleurs de Corse ».

« Il y a de belles fleurs en Corse, et qui exhalent des parfums suaves. Du maquis impénétrable où se pressent les myrtes, les arbousiers, les pistachiers, les cistes, les ericas, toutes essences aromatiques, s'échappent de délicieuses senteurs. La Corse, disait le captif de Sainte-Hélène au souvenir de la patrie qu'il ne devait plus revoir, je la reconnaîtrais de la pleine mer, les yeux fermés, à la seule odeur de ses parfums. Mais la fleur la plus parfumée, en même temps que la plus rare peut-être, c'est encore dans cette île enchantée que nous l'avons trouvée, chez ces Corses dont on dit tant de mal, parce qu'on les connaît si peu ; cette fleur précieuse, elle a nom la reconnaissance, vertu plutôt rare, surtout en l'espèce, celle des enfants pour leurs maîtres.

Un jour que, fatigué d'explorer un littoral brûlé du soleil, je m'élevais vers les montagnes de l'intérieur pour y chercher plus de verdure et de fraîcheur, je descendis du train à la station de Tatone, pour de là gagner à pied la célèbre station d'été de Vizzavona. Les enfants sortaient de l'école. Pour un instituteur, le tableau est toujours intéressant, surtout en pays lointain et quand ce pays jouit d'une réputation assez médiocre. Quelle belle occasion de faire des comparaisons ! J'aborde un groupe et le petit dialogue suivant s'engage. — Eh bien, les enfants, la classe est finie, vous n'en êtes pas fâchés. Aimez-vous bien votre maître ?

— Nous n'avons pas un maître, Monsieur, me répond une petite fille de 12 ans au regard franc et candide ; c'est une maîtresse.

— Bon, cela revient au même ; donc l'aimez-vous bien cette maîtresse ?

— Comment ne pas l'aimer ? elle est si bonne, si dévouée ; elle se donne tant de peine pour nous instruire.

— C'est bien gentil, ça mes petits ; mais est-ce que tous les enfants de cette classe pensent comme vous ? Si oui, votre maîtresse doit être heureuse.

— Voilà ; il y a bien quelques gros garçons qui ne l'écoutent guère et lui font de la peine ; mais nous, nous faisons si bien que nous pouvons pour lui être agréables. »

L'entretien prit fin là-dessus. J'étais touché jusqu'aux larmes et les grosses pièces de cuivre que je déposai dans les petites mains furent une compensation bien faible pour l'émotion que j'éprouvais. Je vous le demande, Messieurs, est-ce là la mentalité d'un peuple que d'aucuns voudraient nous représenter comme à demi-sauvage ? Et ce n'est pas là un fait isolé ; il serait aisé de multiplier le récit d'incidents de ce genre.

Il est malheureusement vrai que pendant des siècles l'île a été désolée par le fléau de la vendetta qui, on le sait, consiste à donner la mort à celui de qui on a reçu une offense grave. Malheur au jeune homme qui abandonne une jeune fille séduite ou fiancée, à l'adultère, au parjure, au faux témoin qui a fait condamner un innocent ! Malheur à la famille entière dont l'un des membres a tué. Il est souvent résulté de délits de ce genre des inimitiés sanglantes qui se sont entretenues pendant plusieurs générations et ont amené la destruction totale des familles rivales.

Le meurtre et la vendetta sont aussi causés par un autre fléau : la politique. Les luttes sur ce terrain ne sont nulle part aussi ardentes. Et ce qui est triste

à constater, c'est que l'on ne s'y bat pas pour un principe, mais pour faire triompher la candidature de tel ou tel chef de clan qui excite l'animosité en dépensant sans compter pour parvenir. On m'a cité de nombreux exemples de richardes qui avaient englouti leur fortune presque entière dans les compétitions politiques.

Mais le Corse ne raisonne pas quand il s'agit de se dévouer. Autant il est froid et défiant en apparence quand il s'agit d'un nouveau venu, implacable dans la haine quand il s'agit d'un ennemi, autant il est fidèle et dévoué à celui qui a gagné sa sympathie. Il s'exposerait au plus grand danger pour défendre un compagnon de voyage ou un étranger qui s'est confié à lui. Nulle part, celui-ci n'est plus en sûreté ; nulle part, la vie et les relations sociales ne sont plus faciles qu'en Corse. Mieux que partout ailleurs, on y observe les lois de l'hospitalité. Si la nuit, la fatigue ou le mauvais temps vous surprennent, entrez sans hésiter dans la première maison venue. Ne soyez pas inquiet s'il n'y a pas d'auberge dans la localité. On se mettra en quatre pour vous recevoir. Et notez bien que les maisons, quoique généralement chétives d'aspect, sont fort proprement tenues, qu'à l'intérieur les appartements sont ornés et décorés avec goût. On vous offre le canapé ou même le lit si vous voulez vous reposer et attendre que la chaleur soit tombée pour continuer votre route. On vous fait asseoir à la table de famille et on a pour vous tous les égards et toutes les attentions possibles. Les femmes surtout, vénérables dans leur longue robe noire, coiffées du voile noir descendant par derrière jusqu'à la ceinture, d'un abord un peu froid et défiant, témoignent d'un dévouement sans bornes dès que vous avez capté leur confiance.

(A suivre.) Dr JAQUET.

BIBLIOGRAPHIES

Etudes, revue catholique bimensuelle d'intérêt général, 5, Place Mithouard, Paris VIIme ; ab. pour la Suisse un an : 65 fr. ; six mois : 33 fr. (argent français).

20 décembre. — G. Guitton : Léon Harmel et l'œuvre des cercles. — P. Dudon : La conférence chrétienne de Lausanne. — R. Ricard : Las Casas et la « Destruction des Indes ». — H. Brouillard : Suicide et péril de mort. — H. du Passage : Liberté surveillée du délinquant en Amérique. — J. de Tonquédec : Le caractère de J.-J. Rousseau. — L. de Mondadon : Des romans. — Revue des livres.

5 janvier. — P. Aviat : La politique indigène de la France en Afrique du Nord. — F. de Lanversin : Au Mexique. — *** Métallurgie électrique. — P. Lhande : Deux amis des pauvres. — H. de France : Sourciers d'aujourd'hui. — L. Roure : Le désenchantement de M. Richet. — Y. de la Brière : Chronique du mouvement religieux (question romaine, efforts du laïcisme scolaire, etc.). — Revue des livres.

20 janvier. — Mgr d'Herbigny : Une visite aux patriarches orientaux. — L. Jalabert : L'énigme de Glozel. — C. Martindale : L'Eglise des Anglais. — J. Lebreton : Pour qu'on lise l'Evangile. — M. Manquat : Le problème de la vie et Marcellin Berthelot. — J. Dassouville : La loi sur l'adoption familiale. — P. Doncœur : Le visage de Rome chrétienne. — P. Lorson : La conversion de Zacharias Werner. — Revue des livres.

Cahiers Robert, albums à colorier : Le Petit Chaperon rouge, Les Fées, Deux contes de La Fontaine. R. Machtzum, Lausanne.